23e ANNÉE (3e SÉRIE) N° 23 6 JUIN 1901

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, HISTOIRE SACRÉE. — LÉGISLATION CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE. — PASTORALE, PRÉDICATION, CATÉCHISMES. — BIBLIOGRAPHIE

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF : F. PERRIOT

ANCIEN SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE DE LANGRES

Paraît à Langres, tous les jeudis

L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 fr. avec le Supplément : L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL, *de 10 francs sans le Supplément*

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison Saint-Pierre, rue Tassel, à Langres (Haute-Marne)

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Vous avez cessé depuis longtemps déjà vos études sur Newman. Elles intéressaient pourtant beaucoup de vos lecteurs qui connaissent mal l'esprit public en Angleterre. Il conviendrait de les reprendre et de nous redire l'impression produite par son éclatante conversion sur son pays. Que de préjugés il dut faire tomber même chez les catholiques anglais, — Wiseman l'y aida, — puis chez les protestants ! Dieu alors suscite non seulement des hommes, mais des ordres : l'Oratoire et les Wilfridiens de Faber, qui viennent s'offrir à Newman. Il y a des choses charmantes à raconter encore.

R. — Nous avons étudié il y a déjà longtemps en effet [1] les différentes étapes de la conversion de Newman, conversion lente et silencieuse qui fut le fruit de dix-huit ans d'études et de prières. M. Wilfrid Ward nous a peint dans la *Vie* de Wiseman l'impatience du cardinal à attendre cette heure désirée, d'où il espérait tant pour sa chère Eglise d'Angleterre.

M. William Ward publia, en juin 1844, l'*Idéal d'une Eglise chrétienne* pour démontrer que Rome est le grand modèle dont il faut se rapprocher. On sévit contre lui, et un vote de la Convocation lui retira son grade. (13 février 1845). M. Oakeley fit cause commune avec lui, mais Pusey avec le parti modéré se sépara nettement de ses amis d'hier sur la question de doctrine. Ward trouva dans cette épreuve la grâce de sa conversion ; mais Newman, que pensait Newman ?

C'était le grand souci de Wiseman, qui s'était établi à Oscott, moins pour diriger le collège que pour surveiller le mouvement catholique.

[1] Voir 1898, n. 19 et 28; 1901, n. 4 (compte rendu de la *Vie* du cardinal Wiseman).

I. — Newman vivait toujours retiré à Littlemore avec son groupe de fidèles, Dalgairns, Saint-John, Bowles et Stanton, observant une règle de Chartreux. « Tous les jours récitation de l'office. Deux repas par jour ; le déjeuner très court, pris debout, et le dîner. En carême pas de viande. Le matin prière, lecture, travail. Puis il faisait un tour de promenade avec ses disciples. Alors c'était la fascination d'antan. Marchant de ce pas rapide que ses compagnons pouvaient à peine suivre, il parlait de tout, sauf du point qui le tenait en constante angoisse [1]. » Il reste impénétrable. Seulement on remarque qu'il travaille incessamment, debout à son bureau, écrivant quatorze heures par jour, à son *Essai sur le développement de la doctrine,* qu'il laissera inachevé sur sa table. « De jour en jour il semble devenir plus pâle, plus grand, plus maigre, à la fin presque transparent quand devant la fenêtre ensoleillée il travaille à sa table. » Il a cessé de lire le service anglican de la communion. Un jour, son ancien vicaire, converti, Bernard Smith, envoyé secrètement par Wiseman, arrive à Littlemore. Newman le reçoit poliment, sans plus, et se retire. Alors ses disciples entourent le nouveau venu, et le pressent de questions sur les catholiques anglais. « Y aurait-il moyen de vivre avec eux? N'était-ce pas des gens impossibles, sans éducation ? » Smith leur parle de Wiseman, Spencer, Ferrington, Philipps, qui étaient « presque le charme et la distinction d'Oxford. » Ils sont séduits, ébranlés, surtout parce qu'il est de toute évidence que leur ami converti est heureux dans le sein de l'Eglise romaine. Au moment du repas, Newman entra lentement dans la salle. Smith remarqua qu'il portait un pantalon gris : cela signifiait qu'il se considérait désormais comme un simple laïque, car il était très rigide sur la question du costume clérical. « Le chef des tractariens avait deviné le vrai but de la visite de son

[1] *Le cardinal Wiseman, sa vie et son temps,* par Wilfrid Ward, t. I, p. 446.

ami. Wiseman voulait savoir par là s'il pouvait, oui ou non, compter sur lui. La réponse était donnée. »

Le 9 octobre 1845, il était baptisé sous condition par le P. Dominique, passionniste, avec Stanton et Bowles, et le lendemain ils faisaient ensemble leur première communion.

Alors Newman reprit sa plume et écrivit cette page admirable, en forme de conclusion à son *Essai :*

« Telles étaient les pensées sur « la bienheu- « reuse vision de la paix » d'un de ceux qui ne cessèrent jamais de supplier la miséricorde infinie de ne pas mépriser l'œuvre de ses mains, et de ne pas l'abandonner à lui-même alors que ses yeux étaient troubles encore et sa poitrine oppressée, et qu'il ne pouvait se servir que de la raison dans les choses de la foi. Et maintenant, cher lecteur, le temps est court, et l'éternité est longue. Ne rejetez pas ce que vous avez trouvé dans ces pages ; ne le repoussez pas comme un simple sujet de controverse transitoire. Ne le rejetez pas de parti pris, en cherchant la meilleure manière de vous en débarrasser. Ne vous laissez point séduire par la supposition que ce sont là les pensées d'une âme ennuyée, déçue, agitée, blessée dans ses sentiments, victime d'une sensibilité excessive ou de toute autre faiblesse. Ne vous retranchez pas dans les souvenirs et les idées du passé ; ne déclarez pas vrai ce que vous désirez être la vérité ; ne vous faites pas une idole de vos idées préconçues. Le temps est court, l'éternité est longue. *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace. Quia viderunt oculi mei salutare tuum.* »

La vie reprend ensuite à Littlemore son train ordinaire de travail et de prière, mais le travail reçoit désormais les rayonnements de la pure et intégrale vérité, et la prière est plus douce, plus confiante, plus heureuse. Rien d'ailleurs de ce bonheur intime ne transparaît au dehors. Newman demeure silencieux ; une joie profonde toutefois illumine son front, sur lequel jusque-là souvent on avait vu passer des angoisses d'agonie.

Le 31 octobre suivant, il se rend à Oscott avec ses amis pour y recevoir la confirmation des mains de Mgr Wiseman. Le vaincu de la grâce venait rendre avec allégresse son épée à son vainqueur, mais l'allégresse n'allait pas sans quelque embarras. Bernard Smith a raconté les détails de cette pieuse et solennelle entrevue : « Newman fut conduit au salon avec Saint-John et Walker qui l'accompagnaient ; et bientôt Wiseman entra, suivi de Spencer et de Smith. Même gêne des deux côtés. Wiseman put à peine trouver quelques mots pour demander des nouvelles du voyage. Un accueil triomphal aurait été aussi déplacé que des félicitations banales. Le silence convenait seul en face d'un homme qui revenait d'une pareille agonie. Pendant que leurs compagnons causaient plus librement entre eux, les deux personnages restaient assis presque sans parler. Bientôt on vint dire à l'évêque qu'un enfant l'attendait pour se confesser, et Wiseman saisit au vol cette occasion de disparaître. »

Quel chemin parcouru depuis avril 1833, où ils s'étaient vus pour la première fois ! Newman et Hurrell Froude lui avaient alors fait visite à Rome, demandant « si on les recevrait dans l'Eglise romaine à des conditions abordables pour leurs consciences, » et ils avaient été scandalisés de la réponse : « Voilà qu'on ne peut faire un pas en avant, s'écriait Froude, sans avaler d'abord tout le concile de Trente ! C'est navrant ! » Mais depuis, après s'être cru en sûreté d'abord, Newman s'était senti étreint par le doute. Il avait discuté sincèrement, étudié en conscience, et beaucoup prié. Ignace Spencer, converti en 1829, s'était voué à l'œuvre de la conversion de l'Angleterre, mais c'est pour lui surtout qu'il priait, pour lui l'homme distingué, l'écrivain considérable qui faisait autorité, l'espoir de l'Eglise catholique en ce pays. L'œuvre était achevée. Dieu leur avait accordé Newman, et déjà Wiseman faisait de beaux projets pour l'avenir. Revenus de leur première émotion, ils s'abandonnaient maintenant au charme des causeries intimes et arrêtaient leurs résolutions. L'illustre néophyte publierait son dernier livre, « fruit de tant de méditations et de laborieux efforts, » où il s'attache surtout à montrer « la différence qui existe entre un développement et une corruption, et où il donne pour distinguer l'une de l'autre des critères illustrés d'exemples pris dans la philosophie et dans l'histoire. » Cet ouvrage, composé alors qu'il était encore anglican, serait plus en harmonie avec les sentiments de ses compatriotes qui se trouvaient dans le même état d'âme, et cette conclusion « qu'il est maintenant catholique, qu'il professe sa foi sur l'autorité de l'Eglise et qu'il croit en tout, selon ce qu'elle enseigne, » ferait une grande impression sur ceux qui doutaient encore, et qui ignoraient la voie à suivre pour parvenir à la foi. Wiseman expose alors avec complaisance au docteur Russell, avec sa joie, les nombreuses conversions au catholicisme d'hommes influents et doctes, estimés de tous, et il clot sa lettre sur ces mots où il exhale tout son bonheur : « Il me semble maintenant que je suis trop déchargé de mes croix, car, à l'exception de ma santé, je n'ai absolument plus l'occasion de souffrir. N'ai-je pas répété souvent que le jour de la conversion de M. Newman, je serais prêt à chanter mon *Nunc dimittis ?* »

II. — « Du jour où je suis devenu catholique, écrit Newman dans son *Apologia,...* j'ai été dans une paix et un contentement parfait. Je n'ai jamais éprouvé un seul doute. Lors de ma conversion, je n'eus vis-à-vis de moi-même la conscience d'aucun changement intellectuel ou moral opéré dans mon esprit. Je ne me sentais ni une foi plus ferme aux vérités fondamentales de la Révélation, ni plus d'empire sur moi-même. Je

n'avais pas plus de ferveur, mais j'étais comme le voyageur qui entre au port après la tempête. Et la jouissance de ce repos a duré jusqu'aujourd'hui sans interruption [1]. » Mais son bonheur lui fut particulièrement doux le jour de sa confirmation avec ses amis le fidèle Saint-John, Walker et Oakeley qui furent confirmés avec lui. Ils prirent tous le nom de Marie. Saint John et Dalgairns offrirent à leur maître et ami un missel romain. Dalgairns était en France, mais il était présent par le cœur et par ce souvenir religieux, à la première page duquel Newman écrivit la célèbre inscription des *Néophytes* [2].

Sa conversion entraîna de nombreux et illustres hésitants : l'Eglise d'Angleterre « chancela », suivant le mot de lord Beaconsfield, sous ce coup terrible, encore qu'attendu, et l'on pense bien qu'elle regimba. L'évêque de Londres, Bloomfields, un des prélats les plus distingués du royaume, publia une lettre pastorale contre les anglo-catholiques, qui étaient la cause de cette retentissante *sécession*. « Il est insensé, concluait-il, de vouloir réunir l'Eglise catholique et l'Eglise anglicane, comme si ces deux ennemies irréconciliables pouvaient jamais vivre dans une pensée commune. Cette manie a fait perdre à notre Eglise les plus zélés et les plus savants défenseurs de notre foi. Désormais les choses sont allées si loin que l'Eglise anglicane aurait tout à gagner si Pusey lui-même se décidait à se soumettre au siège de Rome et si par là on pouvait voir s'anéantir ce parti anglo-catholique, qui, faisant semblant de réformer la foi anglaise, en réalité lui enlève ses meilleurs fils. » En effet, si le parti anglo-catholique disparaissait, l'Eglise établie continuerait tranquillement à exercer sa domination, et à palper ses magnifiques émoluments. Les tractariens n'avaient été que des trouble-fête.

Quant à ceux qui n'avaient point suivi Newman, ils se sentaient vaincus, désemparés et écrasés. « C'est le cœur bien triste que nous nous mettions à table chaque matin pour déjeuner, dit le doyen Church ; il y avait toujours quelqu'un pour apporter des nouvelles désagréables : l'un était déjà parti, un autre allait partir certainement. Les dignitaires de l'Université mangeaient et buvaient, et ne sentaient qu'obscurément naître en eux le souci à propos de ces événements. » On ne saurait mieux peindre l'angoisse des uns et l'étroitesse d'horizon des autres.

Mais l'homme qui souffrait le plus parmi ces heureux triomphes, c'était encore Wiseman. Les convertis se faisaient nombreux, et ils arrivaient dans leur ardeur de néophytes au milieu des vieux catholiques, qui les accueillaient avec défiance, parfois les décourageaient. En Angleterre, protestants et catholiques formaient deux races distinctes, la première dominatrice, la seconde humiliée et mécontente. Des abîmes les séparaient, creusés par des siècles. Un parti constamment battu se révolte à la fin, et la mauvaise humeur, l'aigreur le gagnent, qui se transmettent des pères aux fils et créent des traditions ombrageuses. Les catholiques s'étaient sincèrement réjouis du mouvement d'Oxford, parce qu'ils voyaient l'idée, l'avènement du règne du Christ ; mais quand apparurent les conversions, ils virent le fait, les hommes hier leurs ennemis aujourd'hui leurs coreligionnaires, et ils doutèrent, sinon de la sincérité, au moins de la durée de ce généreux élan. Rien n'est puissant, indélébile comme les instincts de race, rien d'étonnant donc que les deux races n'aient pas tout d'abord fusionné. Les néophytes allaient de tout leur cœur à leurs frères, surtout à Wiseman qui les favorisait, les gardait auprès de lui, à Oscott, dans le rayon de son affectueuse influence, engageait les plus instruits à écrire, leur faisait étudier la théologie, surtout dans Melchior Cano ; mais les vieux catholiques demeuraient rétifs, blâmaient sa confiance exagérée dans les nouveaux venus, son prétendu faible pour l'erreur, et soulignaient ses déconvenues. Un des convertis apostasia après son ordination, — ce fut d'ailleurs un cas unique : — les journaux l'en rendirent responsable et il dut entendre cette exclamation de joie d'un de ses amis : « Voilà qui va enfin vous ouvrir les yeux sur votre imprudence ! » S'il introduisait ces hommes d'une valeur considérable dans sa *Revue de Dublin*, on disait : « La *Revue* va passer entre les mains des néophytes ! » Et puis il fallait pourvoir à la subsistance des convertis, qui la plupart étaient pauvres et qui avaient quitté souvent des situations de vingt-cinq mille livres annuelles, pour obéir à l'appel de Jésus-Christ. Beaucoup d'entre eux avaient une plume dans les mains, un beau talent qui leur assurait du pain, mais la plupart, comme les ecclésiastiques mariés, n'apportaient aucun moyen de vivre. « Personne ne sait, écrit-il, ce qu'il m'a fallu souffrir de tête et de cœur dans ces années d'isolement et de chagrin silencieux. Au collège, je le sais bien maintenant, je n'avais personne pour partager mon travail, mes pensées, mes sentiments. Que d'heures solitaires de la nuit j'ai passées à prier et à pleurer sous la lampe du Saint-Sacrement ! Que de nuits passées sans sommeil ! Presque jamais une parole amie pour me faire comprendre que cette maison était autre chose qu'un petit collège, que c'était la citadelle de la conversion et de la régénération de l'Angleterre. »

Personne ne connut alors ces peines intimes, ni ces divisions. Il continue à affermir les catho-

[1] *Histoire de mes opinions religieuses*, 5e partie.
[2] Voici cette inscription, composée par Newman :

J. H. M. NEWMAN
A. M. SAINT-JOHN ET J. D. M. B. DALGAIRNS
NEOPHYTI
FRATRES FRATRI
CONTUBERNALES CONTUBERNALI
HIC PEREGRINANS ILLE DOMI
DONO DEDERUNT
IN FESTO OMN. SS. 1845

liques dans l'amour de Rome, et se promet de faire donner par le Pape aux néophytes des éloges et des encouragements publics qui supprimeront les distances et établiront, avec l'unité des esprits dans la foi, l'unité des cœurs dans la charité. Il rêve aussi de procurer à chacun des nouveaux convertis la faveur d'un séjour à Rome, au centre de la vérité, parmi les grands souvenirs chrétiens, afin qu'ils étudient la théologie à ses sources et que leurs cœurs se remplissent d'amour pour l'Eglise à la Confession de saint Pierre, le premier chef de l'Eglise. En attendant il cède à Newman et à ses disciples le vieux collège d'Oscott, qu'ils appelèrent Maryvale.

Newman s'y retire en février 1846. Jusque-là il visite les principales maisons d'éducation catholiques, Old Hall, Prior Park, Stonyhurst et Ushaw, où il s'éprend d'amitié autant que d'admiration pour le président, le docteur Ushaw; surtout il goûte l'hospitalité et les fêtes liturgiques d'Oscott. « Je me suis trouvé accueilli à Oscott comme un membre de la famille par toute une maison, je puis le dire, confie-t-il à ses notes privées, par les élèves comme par les maîtres, qui me reçurent à bras ouverts... Combien de figures aimables et ouvertes, jeunes et vieilles, je retrouve maintenant dans mon souvenir et telles que je les voyais passer dans les corridors ou participer à la fête de sainte Cécile, ou assister à des cérémonies d'un caractère encore plus sacré, pendant le premier mois de ma conversion au catholicisme ! »

A Old Oscott, il place d'abord sa bibliothèque de trois mille volumes qui lui serviront à lui et à ses huit ou neuf collaborateurs des *Vies des saints*, et bientôt Wiseman peut écrire à son ami, le docteur Russell de Maynooth, ces mots qui respirent une pleine allégresse :

« Aujourd'hui Newman s'est offert à donner un petit article. On ne lui avait point écrit pour le lui demander ni pour le presser de le faire, et je suis heureux qu'il s'y soit offert de lui-même. Son nom à lui seul vaut une armée.

« Quand puis-je espérer le plaisir de vous voir ? Vous serez charmé de Maryvale. Nous avons commencé avec ardeur l'étude de la théologie. Le cours sera complet et approfondi. Tous les amis de M. Newman sont ravis de sa bonne humeur et de son amabilité, qui semblent croître tous les jours. »

Littlemore et Old Oscott rappellent la Chesnaie, avec cette différence que Lamennais, après avoir poussé vers Rome, s'en éloigne ensuite, tandis que Newman s'en tient d'abord obstinément éloigné, puis subit, malgré lui, d'abord cette puissante attraction qui par un coup de la grâce se fait enfin irrésistible, car sa conversion toute laborieuse et lente qu'elle semble, n'en fut pas moins soudaine, comme toute grande action créatrice où Dieu veut apparaître seul.

Le pape Grégoire XVI ne pouvait demeurer insensible à ces consolantes conversions d'Angleterre, ni indifférent pour celui qui avait provoqué cet élan catholique ; il envoya à Newman une relique de la Vraie Croix enchâssée dans un crucifix d'argent, avec une lettre très paternelle où il l'exhortait à demeurer ferme dans la foi. C'était lui donner la mission de faire aimer en Angleterre la croix du Sauveur et d'y étendre le règne de Dieu au prix de tous les sacrifices. Sur le conseil de Wiseman, afin d'ébranler le bataillon indécis des anglo-catholiques, il vint trouver Pusey, son vieil ami, qui était alors dangereusement malade. On se souvient du cri de douleur poussé lors de sa conversion par l'illustre docteur : « Il s'est séparé de nous dans le seul but d'obéir au sentiment du devoir, sans même penser à lui-même... Il me semble qu'il n'est pas vraiment séparé de nous, mais qu'il a été plutôt transplanté dans une autre partie de la vigne. » De fait, longtemps unis d'idées, également estimés, également sincères, ils n'étaient point séparés de cœur. Nul autre que Newman ne pouvait aborder cet homme vénérable autant qu'illustre, qui avait frayé le chemin vers la vérité et s'était arrêté en route. Nul ne jouissait d'une autorité assez imposante pour lui dire : « Vous couriez bien, pourquoi vous êtes-vous arrêté ? *Currebatis bene.* » Newman le vit à plusieurs reprises, essaya de lui montrer que l'Eglise anglicane ne saurait faire partie de l'Eglise catholique, qu'il vivait par conséquent dans l'erreur. Il employa toutes les séductions de son langage, de sa personne, toutes les ressources de sa science, ouvrit tous les trésors de sa foi et de son cœur, il n'obtint rien. Qui expliquera cette obstination ? Pusey, dit le P. Ragey, « se confessait régulièrement, célébrait pieusement, ou du moins, s'il n'était pas vraiment prêtre, il croyait célébrer chaque jour la sainte messe, il portait le cilice et se donnait la discipline ; bien entendu, il gardait la continence ; il priait beaucoup et vivait de peu, se privant pour donner aux pauvres, et il est mort protestant ! Il est mort sans avoir abjuré son erreur, parce qu'il ne l'a point connue [1]. » Il était donc de bonne foi. Et pourquoi pas ? Chez les Anglais particulièrement l'orgueil national est tellement puissant qu'il les aveugle même sur les choses les plus évidentes. Prenez la guerre du Transvaal : tout l'univers la proclame injuste ; l'Angleterre persiste à prétendre qu'elle demeure dans son droit de nation injustement attaquée et qui se défend, elle ne veut pas même voir que cette aventure est ruineuse pour elle. Ainsi un Anglais n'accepte guère que son Eglise nationale ait pu errer pendant trois siècles ; il n'examinera même point cette assertion, tant elle lui paraît absurde *a priori*, et l'orgueil national jette sur des âmes humbles, candides et droites comme celle de Pusey, un voile tellement épais qu'il intercepte toute lumière. Cela nous fait d'autant mieux comprendre que la conversion de Newman est un miracle de la grâce. Lui-même avait fait beau-

[1] *La crise religieuse en Angleterre*, p. 153.

coup prier, et Wiseman continuait à demander des prières aux évêques du continent. « Les évêques de France répondent tous à notre invitation, écrit-il à M. Philipps pendant l'Avent de 1845. Dans le diocèse de Cambrai, toutes les secondes messes de Noël seront célébrées pour l'Angleterre, et les fidèles sont invités à offrir leur communion de Noël à la même intention. »

Dieu nous fait gagner ce magnifique joyau qui brillait avec tant d'éclat sur la couronne de l'Eglise. Que les catholiques ne ralentissent point leurs efforts ! Le joyau est d'un prix inestimable, c'est la perle cachée dans le champ. Le jour où nos prières l'auront découverte, c'est le monde entier qui sera acquis à la vérité, car les missionnaires accourront par toutes les routes des mers pour éclairer tant de peuples misérables qui sont encore assis à l'ombre de la mort.

III. — Wiseman, qui connaissait pour en avoir joui vingt ans le charme et le parfum de Rome, voulut que Newman s'y rendît pour y compléter ses études et sa formation. Celui-ci part durant l'automne de 1846, passe à Paris où il est reçu avec affection par Mgr Affre, laisse à Langres Jean Bernard Dalgairns qui y achèvera sa théologie sous la direction de Mgr Parisis, et s'achemine seul avec son ami intime, Ambroise Saint-John, vers la Ville Eternelle où il entre le 29 octobre.

Il court à la basilique de Saint-Pierre, et il y trouve Pie IX qui célébrait les saints mystères sur l'autel de la Confession. Cette première impression fut profonde, inoubliable. Un jour, après avoir décrit les batailles engagées contre le Pape, les révolutions où il devait sombrer et disparaître, les prédictions de malheur, il ajoutera : Tout à coup « le brouillard se dissipe : et puis on aperçoit le vieillard à son poste, comme autrefois, disant la messe sur le tombeau des apôtres [1]. » C'est le souvenir de cette mémorable visite qui lui inspirera ces paroles. Rome est le centre du monde et l'abrégé de son histoire, les monuments antiques y sont restés debout afin de mieux faire ressortir quel grand bienfait fut le christianisme pour l'humanité : toutes les pierres racontent les gloires, les sollicitudes et la miséricordieuse piété des papes. Les chaînes de saint Pierre, les reliques de la Vraie Croix, les Catacombes, le lieu où fut crucifié saint Pierre, celui où saint Paul eut la tête tranchée, tous les enseignements qui montent de son sol sanctifié ravissaient Newman, enflammaient sa ferveur et sa foi. Mais sa pensée se reportait toujours vers l'Angleterre. C'est de Rome qu'étaient partis les missionnaires qui devaient la convertir : « Je vois mon Angleterre, écrit-il, devenir un jour l'objet des travaux et des préoccupations du Pontife romain, de cet œil toujours vigilant et infatigable. Je vois Augustin venir à elle, sur l'ordre du pape Grégoire. Je le vois s'arrêter à mi-chemin, effrayé par notre nom de barbares, de telle sorte que sans l'intervention du même Pontife, il aurait reculé, comme devant une mission qu'il était impossible de mener à bonne fin. Je le vois enfin engagé par le Pape à poursuivre sa route, avancer en hésitant jusqu'à ce qu'il ait accompli la conquête de toute l'Angleterre au Seigneur [1]. »

« Son Angleterre, » lui aussi il veut la convertir, la ramener au bercail qu'elle a déserté. Mais comment s'y prendre ?

Il travaille d'abord, assistant aux cours de théologie comme le plus humble des élèves et refusant tout privilège. Avec Saint-John il vit modestement au Collège de la Propagande et se pénètre des enseignements catholiques qui s'exhalent de Rome. Un jour il est admis à une audience de Pie IX, qui l'accueille de tout son grand cœur et s'écrie : « Voici mon cher Newman ! » puis lui remet une image de Notre-Dame des Sept-Douleurs, symbole des labeurs et des peines dont sa mission sera hérissée.

Mais sa pensée de chevet, c'est toujours « son Angleterre. » Comment l'atteindre ? Comment un homme seul pourrait-il même entreprendre la conversion de tout un peuple ? Ce qu'il faudrait, ce serait un ordre voué à cette tâche, un ordre toujours jeune et toujours zélé, plein de vie et de confiance. Cet ordre, où le trouver ? Les Dominicains, il les trouve trop rigoristes ; les Jésuites sont mal vus, et comme eux tous les ordres anciens. En fonder un ? Il juge cette tâche au-dessus de ses forces. Il est donc nécessaire de prendre un Ordre déjà existant. Lequel ?

A Rome il se lie avec un protestant converti, le P. Theiner, qui était entré à l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri, et s'occupait de travaux historiques. Ce qui charme Newman dans l'Oratoire, c'est que ce n'est point un Ordre combatif, mais calme, persuasif, qui fait ressortir surtout la beauté de la vérité chrétienne, qui attire dans la voie du sacrifice avec suavité et joie ; un ordre tout moderne né à l'époque où les sociétés commençaient à se laïciser et qui a pris pour tâche de les suivre dans leurs évolutions diverses pour leur infuser la vie divine. C'est bien ce qui convient à l'Angleterre, où il faut s'insinuer doucement, sans blesser aucune susceptibilité, sans porter ombrage, sans raviver de mauvais souvenirs. A peine si le cardinal de Bérulle y a posé le pied en 1625 comme confesseur d'Henriette de France, femme de Charles Ier, puis il est revenu en France, pour ne point compliquer la situation déjà si troublée ; l'Oratoire ne saurait donc être impopulaire dans son pays. On se rappelait d'ailleurs à Rome que lors de la fondation du Collège britannique, saint Philippe saluait dans les rues la jeunesse saxonne par ces mots : *Salvete, flores martyrum.* Et quand ces jeunes gens quittaient Rome pour aller affronter la lutte, « ils se ren-

[1] *Difficulties of Anglicans*, t. I, Education. (Dublin, 1852).

[1] *Discourses on University.*

daient chez un très doux vieillard, n'ayant jamais vu de sang en dehors de celui qui sortait de son corps meurtri par la pénitence, tout brûlant néanmoins du désir de mourir pour Jésus-Christ, » et lui demandaient sa bénédiction. « Combien était grand, s'écriera un jour Newman, le feu intérieur dont son âme malgré la faiblesse de son enveloppe était consumée, lorsqu'il se voyait contraint à vivre paisiblement à Rome, tandis que toute l'Eglise était sur les rangs. C'est pourquoi c'est à lui que s'adressaient ces étrangers aux blondes chevelures, avant de se transporter dans le lieu de leur supplice, afin que la vive charité et le zèle de ce cœur très ardent trouvassent pour ainsi dire une issue sortant de son corps — qui ne pouvait s'éloigner — pour se communiquer à ces jeunes gens qui allaient courageusement affronter l'ennemi. Depuis que, l'un après l'autre, ces jeunes soldats du Christ allèrent chez le saint vieillard, tous persévérèrent gagnant la couronne et la palme du martyre, tous, excepté un seul qui ne demanda pas, qui refusa même de demander la salutaire bénédiction. Ce vieillard, c'était mon saint Philippe... [1] »

Il s'adressera donc aux fils de saint Philippe qui a tant aimé l'Angleterre. Aussi s'applique-t-il à étudier leur règle, qu'il traduit en anglais, à se compénétrer de leur esprit, il prie au tombeau des saints apôtres, consulte, et plus il réfléchit, plus il se convainc que c'est l'Ordre providentiel pour son pays. Déjà il voit les préjugés qui se fondent au rayon de leur aimable douceur et de leur pure doctrine comme la glace aux feux du soleil, le clergé plus fervent, les conversions nombreuses.

D'ailleurs Pie IX encourage et approuve; toutefois, au lieu d'envoyer les nouveaux oratoriens en Angleterre, il veut que les futurs oratoriens viennent à Rome, puiser la vérité et la charité à leur source, et se tremper pour les combats à venir. Aussitôt accourent Penny, Coffin, Dalgairns, Bowles et Stanton. Très estimés à Oxford, ils édifient Rome par leur obéissance et par l'ardeur de leur jeune foi. Le Souverain Pontife leur a assigné une maison de retraite dans le couvent de Sainte-Croix de Jérusalem, où le P. Rossi leur explique la régle, les élève dans l'esprit de saint Philippe.

Le 26 mai 1847 sera une journée mémorable pour eux. Ce jour-là, en la fête de saint Philippe de Néri, Newman et Saint-John reçoivent tous les ordres sacrés, depuis la tonsure jusqu'au sacerdoce. Ils sont prêtres catholiques, et maintenant ils vogueront à pleines voiles dans l'océan de ferveur où les dirigent la pensée et les exemples de leur saint fondateur. Newman est élu supérieur de la petite communauté. Pie IX viendra bientôt les visiter et s'entretenir avec eux pour les encourager, les féliciter, leur dire quel glorieux espoir il fonde sur eux, et après six mois de ce noviciat, le 26 novembre, par un bref il approuvera la nouvelle congrégation.

« Jean-Henry Newman, porte le bref, de l'Université d'Oxford, célèbre de l'avis de tous par le savoir et la vertu, » a demandé que l'Ordre de Saint-Philippe fût fondé en Angleterre. « Il n'est pas besoin d'exprimer par des paroles combien ce dessein de Jean-Henry Newman nous a satisfait, ni de dire combien nous avons été heureux d'apprendre que beaucoup de chrétiens de la même nation, qui, après une étude sérieuse de la religion, poussés par ses conseils et ses exemples, sont revenus au catholicisme, le suivent et ont délibéré de l'imiter. »

Une première maison sera donc érigée à Maryvale, près de Birmingham, et plus tard une autre à Birmingham même. Ces deux maisons obéiront au même supérieur, Jean-Henry Newman, qui est autorisé, par exception, à choisir ses quatre assistants.

Ce qu'ils feront? Ils travailleront comme saint Philippe à la diffusion de la religion « particulièrement dans les villes les plus populeuses, et dans la classe la plus élevée, instruite et honnête, tout en accomplissant en Angleterre tous les devoirs de leur saint ministère. »

Deux jours après, ils sollicitaient au départ la bénédiction du Pape, qui leur disait en guise d'adieu : « Soyez courageux, combattez l'ancien serpent et vous recevrez le royaume éternel! » Puis ils reprenaient pleins de confiance le chemin de leur pays, non sans avoir imploré pour eux la protection de la Vierge de Lorette, en son propre sanctuaire, et le 1er février 1848 le Père Newman ouvrait à Maryvale la première maison de l'Oratoire en Angleterre.

IV. — Le Royaume-Uni était alors la proie de sectes qui le rongeaient. Quakers, méthodistes, baptistes, indépendants, unitaires, tous tendaient à verser dans le rationalisme et à amoindrir l'idée religieuse. La plupart d'entre eux ne se ralliaient que sur un seul point : la haine de l'Eglise catholique et de la papauté. *No popery !* Cependant, depuis la loi plus libérale de 1829, les catholiques sortaient peu à peu de leurs catacombes; leurs chapelles jusque-là situées dans quelque rue retirée, avec une façade humble, neutre, s'agrandissaient et se changeaient en superbes églises gothiques qui ne redoutaient plus de s'installer sur les places publiques; leur nombre aussi s'était augmenté dans une proportion considérable, ils se montraient plus audacieux. Les prêtres s'étaient multipliés et ils travaillaient avec ardeur à la moisson jaunissante qu'ils mesuraient des yeux.

L'Eglise romaine non plus ne les avait pas abandonnés. Les Passionnistes de saint Paul de la Croix avec le P. Dominique; l'Institut de la Charité du P. Rosmini, avec les Pères Gentili, Bélisy et Rey, étaient venus en aide aux vicaires apostoliques. L'Angleterre a toujours été très aimée par l'Eglise. Le P. Rosmini demandait à Dieu de s'y

[1] *A sermon preached in the Synod of Oscott*, by John Henry Newman, London, 1852.

rendre et d'y verser son sang, cette grâce lui ayant été refusée il y envoya ses frères avec ces lumineux conseils : « Je vous recommande de vous conformer aux coutumes anglaises toutes les fois qu'il n'y aura pas péché : chaque nation a ses coutumes, qui sont bonnes à ses yeux. Vous devez adopter celles de la nation au milieu de laquelle vous êtes, et elles doivent être bonnes aux yeux de votre charité. Etre trop attachés aux coutumes italiennes, romaines, ou françaises, c'est un défaut et un grand défaut chez les serviteurs de Dieu, pour lesquels le ciel est la vraie patrie. »

Ces belles moissons, de nombreux ouvriers les avaient semées et déjà l'on voyait s'y mouvoir les anciens ordres qui rentraient, dominicains, jésuites, franciscains, bénédictins. Un secours nouveau et tout anglais survint alors à Newman : c'était Faber qui lui amenait ses Wilfridiens.

Après sa conversion William Faber s'était établi avec huit de ses anciens paroissiens d'Elton à Birmingham, où ils menaient la vie commune. « De quoi vivrons-nous, écrivait-il, je n'en sais rien : quoique l'affection mutuelle ne dispense pas tout à fait de la nourriture, c'est une consolation pour moi de penser que je serai simplement au même niveau qu'eux, vivant de la vie du pauvre. » (Décembre 1845). Il avait quitté une situation fort lucrative. Aussi Dieu le récompensait par une grande joie intérieure. Cependant tous étaient « impatients d'être moines », et le chef de cette communauté improvisée sous la protection de saint Wilfrid ne savait où s'orienter. Il se rend en Italie avec son ami Hutchison qui est encore indécis, et s'arrête à Sens ; il mande à ses chers néophytes qui le suivent par le cœur à toutes les étapes de son voyage : « Dans la cathédrale se trouve l'autel même où notre patron, saint Thomas de Cantorbéry, disait la messe, et la chapelle où cet autel se trouve lui est maintenant dédiée... Ce qui m'a le plus intéressé, ce sont les vêtements sacerdotaux de saint Thomas de Cantorbéry ; j'ai baisé la vitrine derrière laquelle ils sont exposés. Ensuite j'allai à la messe dans la chapelle de Notre-Dame et je communiai au milieu d'une quantité de pauvres Françaises. J'étais profondément ému ; j'avais été sur le continent, mais toujours comme un étranger exclu de l'Eglise ; mais cette fois, complètement inconnu, loin de mon pays et de mes compatriotes, je me suis avancé vers l'autel, tout comme si j'avais été à Saint-Chad... J'ai prié Dieu pour que notre projet puisse prospérer pour sa gloire et pour la conversion de la pauvre Angleterre. » (14 février 1846). Lui non plus ne perd pas de vue « son Angleterre. »

Toutes ses lettres sont admirables de tendresse, de sollicitude et de fervente piété. Sur le sol de l'Italie il sent grandir encore sa dévotion à la Sainte Vierge, et se rappelant toutes les inepties que débitent contre la Mère de Dieu les Anglicans : « Il faut qu'une de nos fins principales en nous faisant religieux, écrit-il, soit de faire tant bien que mal amende honorable pour les grossièretés ignorantes des protestants envers cette douce Mère... Marie est la mère des moines. » (Florence, 21 mars 1846). Aussi bien est-ce entre ses mains qu'il remet toute son entreprise.

A Rome, son ami Hutchison, le jour de Pâques, se propose à lui comme membre de la communauté. C'est pour son âme une douce joie fortifiée d'une autre : les encouragements et l'approbation du cardinal Acton qui lui dit, après avoir étudié ses projets et ses plans : Tout cela est fort bien ; maintenant il convient que les convertis, membres du clergé anglican, deviennent prêtres catholiques.

Le Dr Grant, recteur du Collège anglais, les présente au pape Grégoire XVI, qui, apprenant la valeur annuelle du rectorat que Faber a abandonné s'écrie : « Ah ! c'était un joli patrimoine ! » Puis il les bénit et ajoute avec bonté : « Retournez en Angleterre et convertissez beaucoup de vos amis ! »

Sa résolution définitive, il l'a prise à Assise : « J'espère être de retour en Angleterre pour le jour de saint Philippe de Néri. Alors, avec l'approbation de mon évêque, je ferai l'épreuve du plan de ma communauté pendant dix-huit mois, et s'il ne réussit pas, je prierai Newman de me prendre avec lui à Maryvale [1]. » Et il a fait dire une messe pour Newman à la Portioncule.

Le 16 mai il est rentré à Birmingham et s'installe avec sa petite communauté à Colmore-Terrace, tout près. Ils sont trois frères de chœur, lui qui s'appelle frère Wilfrid, Hutchison qui a pris le nom de frère Antony du Saint-Sacrement, et M. Mills, un converti de Cambridge, qu'on nomme frère Austin de l'Ascension. Avec eux il y a neuf frères lais. L'évêque leur permet de prendre le titre de Frères de la Volonté de Dieu, et le patronage de Notre-Dame, de saint Joseph et de saint Wilfrid. De là leur nom de Wilfridiens.

« Certes, il y a de la différence, écrit-il à un ami, entre le ciel bleu, les champs de verdure, les bords de la rivière, les toitures grises, l'affection idolâtre que je trouvais à Elton et la fumée, la foule compacte, l'infidélité plus compacte encore, l'abandon des âmes, l'air renfermé des infirmeries, les huées et les attaques de Birmingham ; et cependant ce dernier lieu est plus à mon goût maintenant... Il faut que vous veniez me voir, et j'espère que vous trouverez dans le frère Wilfrid, poursuivi dans les ruelles enfumées de Birmingham par les quolibets des gamins qui s'amusent de son habit, un être non moins gai que le Frédéric Faber des lacs, et beaucoup plus enfant, malgré ses cheveux gris qu'il doit aux colères et aux persécutions de ses chers amis. » (Dimanche dans l'Octave de l'Ascension 1846).

De Colmore-Terrace à Maryvale il n'y avait pas loin ; les cœurs surtout étaient tout proches. Frère Wilfrid s'y rendait souvent auprès de Newman, et

[1] Lettre à J. B. Morris. (Voir *Vie et Lettres de Frédéric-William Faber*, par le P. J. E. Bowden, t. II).

un jour il lui offre de lui remettre en main sa communauté. Newman refuse. Lui-même était toujours hésitant, il n'était pas encore allé à Rome.

Au commencement de septembre, ils s'établissent dans une délicieuse maison qui leur est offerte par lord Shrewsbury, à Cotton-Hall ; Pugni, l'original et très intuitif architecte, leur bâtit une chapelle fort pieuse, qui sera, dit-il avec son exagération ordinaire, « la seule église parfaite en Angleterre » et qui aura « à l'est une fenêtre pour laquelle il se ferait tuer. » Un nouveau novice est attiré par la réputation de Faber, Frédéric Fortescne Wels, qui est admis sous le nom de frère Alban. (Janvier 1847). Frère Wilfrid continue ses « Vies des saints », traduit pour la communauté la *Vie* de saint Philippe de Néri et se prépare au sacerdoce. N'est-il pas remarquable que Faber et Newman se soient comme d'instinct l'un et l'autre, sans se concerter, — Newman ne subissait aucune influence, — tournés vers l'Oratoire ?

Ordonné prêtre le Samedi Saint à Oscott par Mgr Wiseman, quand il rentre dans l'après-midi à Cotton-Hall, on dételle ses chevaux et on le ramène en triomphe à Saint-Wilfrid. Plus que jamais il comprend qu'il est envoyé pour « évangéliser les pauvres. » Brillant fellow à Oxford, il avait quitté la poésie pour se consacrer pendant huit années aux pauvres d'Elton. « Anglais de naissance, dit-il, rien ne m'était plus cher que les pauvres anglais si misérablement négligés, maltraités et abandonnés. » Maintenant qu'il est prêtre catholique, il éprouve davantage encore « le désir de dévouer toute sa force et sa santé à gagner ses pauvres compatriotes à la lumière de l'Evangile. » Les frères lais parcourent les maisons, soignent les malades, et lui, il accueille les visiteurs, s'empresse à la recherche des âmes. Tous les dimanches d'été, comme la chapelle est trop petite, il prêche dans la cour ou sous les hêtres du jardin. Au bout de quelques mois tout Cotton-Hall était catholique : « Nous avons converti jusqu'au bedeau, écrivait le frère Antony, ce qui ne laisse plus au ministre que son clerc et deux ivrognes pour communiants. » (Juillet 1847). Les méthodistes furieux lui déclarent la guerre, emploient la violence et les injures ; il se contente de répondre par un appel aux protestants : « Vous trouverez toujours chez nous, leur dit-il, un accueil de bonne humeur lorsqu'il vous plaira d'y venir ; et tandis que dans les églises de l'Etat et dans les campements des méthodistes, des tonnerres d'anathèmes troublent la sainte tranquillité du dimanche, nous nous contenterons d'aller notre chemin, prêchant Jésus et Jésus crucifié, aimant les pauvres que Jésus a laissés après lui pour le remplacer dans l'amour de ses disciples. »

L'année 1847 s'avance, la communauté est assez fervente pour que l'on songe à prononcer des vœux. Il est entendu que les frères Wilfrid et Antony, les seuls qui soient prêtres, iront à Londres pendant l'Avent et feront profession entre les mains de Mgr Wiseman. Mais le jour de saint André, durant sa méditation, Faber se sent pressé de se joindre à Newman qui doit revenir de Rome vers la Noël. En effet, depuis quelque temps, parmi eux, c'est l'esprit de saint Philippe qui règne, mieux encore que celui de saint Wilfrid, et puis, est-ce que le Pape, en approuvant l'Oratoire pour l'Angleterre, n'avait pas indiqué la voie à suivre ?

D'autre part, que diraient les frères ? Et pour lui-même ce seraient de nouveaux crève-cœur comme lors du départ d'Elton. « La volonté de Dieu me chassait de ma nouvelle demeure et brisait tous les liens. Je me trouvai ainsi presque sans y penser à l'état de brisement paisible du passé, et je laissai Dieu me dépouiller à son bon plaisir. » Il confia son idée à Hutchison qui répondit : « Cela vient de Dieu, j'irai avec vous ! » Le lendemain ils partent pour Londres, où Mgr Wiseman leur dit : « Oui, c'est la volonté de Dieu, mais grâce aux modifications du Souverain Pontife, Saint-Wilfrid peut-être conservé et devenir une maison oratorienne. »

« Maintenant, écrit Faber à M. Watts Russell, la perspective a bien de quoi faire reculer ; de fondateur et supérieur descendre à l'état de novice, et novice naturellement fort en butte à la jalousie, à cause de son influence sur le reste des Frères : supporter les moqueries de nos ennemis parmi les vieux catholiques ; encourir le blâme de ceux qui, comme J. M., pensent que tout ceci vient de Satan : tout cela demande des grâces peu ordinaires. » D'autres le regardent « comme un être sauvage, dangereux, exalté, ayant besoin de frein et de gourmette. »

Ce sont là les entraves ordinaires de toutes les œuvres de Dieu. Faber les brise, mais avec plus de difficultés que d'autres, moins sensibles que lui, moins attachés à toutes choses. Lui, « il s'enracine volontiers dans les lieux de ses affections, » aussi lui semble-t-il qu'abandonner Saint-Wilfrid c'est « le déraciner de la terre. » Mais Newman l'a accueilli et s'il y a dans son âme des notes désolées, il y a aussi des notes joyeuses qui commencent à chanter : « Novice dans toute la rigueur du terme, mande-t-il au même ami, je vais entrer à Maryvale et je comprends que c'est pour ne plus *jamais* retourner à Saint-Wilfrid. Ainsi tout s'en va, maison, église, troupeau, enfants d'Elton et le reste. La population est en feu, on adresse des requêtes au Père supérieur. Les Shrewsbury sont vexés, les prêtres voisins écrivent lettres sur lettres, les Frères lais sont abattus. Quant au Père Wilfrid lui-même, il pense être heureux. »

Bientôt les notes chantantes dominent :

« *Jeudi 17 février 1848.* Le Père supérieur vient de nous quitter : nous voici tous avec nos habits de Saint-Philippe et nos collets rabattus qui nous font ressembler à de bons enfants bien sages qu'on laisse entrer après le dîner. A notre réception solennelle de lundi matin, le Père supérieur a pro-

noncé une magnifique allocution avec les merveilleuses pauses que vous connaissez. »

Newman notamment montra la main de saint Philippe amenant de points différents tous ces ouvriers devenus des frères et qui vont travailler ensemble à la conversion de leur patrie.

« Depuis mon admission, ajoute le frère Wilfrid, il me semble que je ne suis plus attaché à rien qu'à l'obéissance. Je suis d'humeur à chanter et à danser tout le jour, et dans mon bonheur je ne saurais volontiers que faire de ma personne. » (Au même).

Cette fois, c'est la joie sainte et profonde du sacrifice qui éclate.

V. — Les Anglais surveillaient cet étrange mouvement, quelques-uns avec angoisse, tous avec curiosité et intérêt. Ce qui les frappe aussitôt, c'est le talent et le caractère des membres de la petite congrégation : d'abord leur chef, Newman, la gloire d'Oxford, inconsolable de l'avoir perdu ; puis Ambroise Saint-John, qui s'est signalé comme vicaire d'une paroisse protestante du diocèse de Cantorbéry par son dévouement à secourir les pauvres et à instruire le peuple ; Guillaume Penny qui a remporté le premier prix de mathématiques à Oxford ; Robert Coffin, prédicateur de marque et écrivain distingué ; Frédéric Bowles et Richard Stanton, deux brillants étudiants, tous jeunes, tous d'Oxford, tous pleins d'avenir ; enfin, plus célèbre que tous, Newman et Faber exceptés, John Dalgairns de Guernesey, qui a révélé le Dante à l'Angleterre par une forte étude où il montre que le poète florentin n'a fait que parer des séductions de la poésie la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. Mais ce qui produit sur l'opinion la plus vive impression, c'est qu'ils sont tous Anglais, Anglais de naissance, Anglais d'idées, Anglais pur sang.

La jeune communauté accrue du contingent de Saint-Wilfrid est toute rayonnante de vie et de ferveur. Frédéric Faber conserve son nom de Père Wilfrid, et après un noviciat de quelques mois seulement, « abrégé par dispense particulière, » il devient maître des novices. Il est où il voulait, dit-il, mais déjà il devine les difficultés que leur créeront les anciens catholiques anglais, « qui se querellent sur de petites questions de jubés et semblables colifichets, pendant que la pauvre Angleterre hérétique est couchée à leurs pieds, comme Lazare aux pieds du riche. » (A M. Watts Russell, 13 août 1848). Les postulants abondent, et Maryvale devient trop étroit. On l'abandonne pour Saint-Wilfrid que Faber trouve naturellement beaucoup plus attrayant, et c'était vrai. Maryvale ressemblait à un tombeau ; Saint-Wilfrid avec son style gothique et la note gaie de ses pierres rouges, était plus en harmonie avec leurs âmes rajeunies, ardentes et se complaisant dans les vastes espérances. (Octobre 1848).

Un orage alors se forme à propos des *Vies des Saints* éditées par le P. Faber avec la collaboration de soixante-six maisons catholiques. Déjà les catholiques anglais qui avaient subi, avec les siècles, la répulsion des protestants pour les miracles et même pour les reliques, avaient déclaré que cette publication était inopportune ; mais la vie de sainte Rose de Lima les scandalisa. Un prêtre, M. J. Edouard Price, exprima tout net son indignation dans le numéro de septembre du *Dolman's Magasine*. Certains actes des saints, disait-il, « ne sont dignes ni d'admiration ni d'imitation, et ils doivent plutôt être laissés dans un respectueux oubli. » Et après avoir décrit quelques pénitences des saints : « Sans chercher à offenser personne, poursuivait-il, ne sommes-nous pas en droit de nous demander, nous catholiques anglais, si ces austérités sont approuvées ou même sanctionnées par l'Eglise ? *Nous espérons que non*. Nous sommes peinés, très sincèrement peinés qu'on ait jamais publié de pareils détails, si navrants pour les âmes sensibles, si dangereux pour les esprits faibles... Pourquoi ressusciter de telles horreurs de charnier ? »

Un « sage prélat, » sans aller jusqu'à ces vivacités, appréhendait, dit Newman, « l'effet des compositions italiennes, comme peu appropriées à ce pays. » C'était une queue de naturalisme et de protestantisme, mais elle frappa fort et si bien que les autorités ecclésiastiques du District exprimèrent le désir que les « Vies des Saints » fussent suspendues.

Elles le furent, et une circulaire de Faber « aux traducteurs et souscripteurs, » datée de la veille de saint Martin 1848, leur annonçait la mesure prise. Cette circulaire renfermait une lettre de Newman qui en donnait la raison toute nue : c'est que ces vies des saints, « tout édifiantes qu'elles puissent être dans leurs pays respectifs, ne conviennent pas à l'Angleterre et sont inacceptables pour les protestants. » Mais si, « pour l'amour de la paix, il déférait à cette impression, » il ne se tenait point de dévoiler toute sa pensée au P. Faber et de le couvrir de sa grande autorité :

« Quant à moi, vous savez très bien, sans que je vous le dise, que je m'identifie absolument avec vous sur ce sujet ; mais comme vous aurez peut-être à publier cette lettre, je saisis cette occasion que je n'avais pas encore eue de déclarer que je n'ai aucune sympathie pour la manière de voir en question, et que les coups auxquels votre nom serait en butte ne peuvent l'atteindre sans blesser le mien. »

Newman avait à un trop haut degré le sens catholique pour ne point découvrir le danger de cette erreur, qui n'est pas seulement anglaise, de n'accepter que des saints en quelque sorte utilitaires, ne sortant point de l'horizon naturel. C'est nier l'action surnaturelle de Dieu sur les âmes et poser des conditions aux manifestations de son amour. Faut-il donc passer sous silence les miracles, parce qu'ils soulèvent les railleries des mécréants ? « A-t-on jamais gagné une seule âme au Christ et à l'Eglise, ou l'estime d'un adversaire, s'écriait le P. Faber, en cherchant à s'effacer parmi les infi-

dèles ? Rose de Lima est maintenant élevée sur les autels de l'Eglise par le décret de sa canonisation ; c'est une sainte catholique, aucune moquerie humaine ne peut flétrir le merveilleux feuillage de cette Rose douce et mystérieuse que saint Dominique a plantée dans le jardin de son Maître ; mais il y a une épine toute prête pour celui qui oserait la toucher rudement. »

Tout en se soumettant, Faber écrit à Mgr Wareing, qui l'a reçu dans le sein de l'Eglise trois ans auparavant, lui, converti presque par la vie des saints, pour lui témoigner son étonnement et sa peine : « Certainement, dit-il, des convertis ont le droit de prétendre s'y connaître en moyens de conversion. Il est triste que l'autorité ait à confesser que les catholiques anglais n'ont pas l'estomac assez robuste pour supporter la littérature des pays catholiques, et qu'ils s'effarouchent de ce que même leurs compatriotes protestants laisseraient passer. » (16 novembre 1848).

De tous les points de l'Angleterre lui arrivèrent des protestations contre la mesure arrêtée, et des sympathies. Plusieurs toutefois faisaient leurs réserves, demandaient de légers « élagages. » Le P. Hutchison répondit comme le général des Jésuites au moment de la suppression de l'Ordre : *Sint ut sunt, aut non sint.* « La série doit être telle qu'elle est, ou rester en portefeuille. » L'épine de sainte Rose se fit bientôt sentir au cœur d'Edouard Price, qui fit amende honorable et qui ne se consola jamais de son scandaleux article. Trois ans plus tard, en la fête de sainte Rose de Lima, il écrira encore à Faber cette lettre qui l'honore :

« ... Il y a trois ans, je suis sûr d'avoir gravement offensé Dieu et contristé la chère sainte Rose par la hardiesse et l'intempérance de mon langage dans la critique de sa vie.

« Cependant cette malheureuse manière de voir n'a pas duré longtemps, grâce à Dieu, à qui j'ai bien souvent demandé pardon ainsi qu'à la bienheureuse sainte Rose. »

Et désormais il fut un ardent ami de l'Oratoire et un zélé propagateur des « Vies des Saints. » Car la série en fut reprise huit mois après, mais, cette fois, avec des éditeurs seuls responsables.

VI. — La jeune communauté cependant ne pouvait demeurer à Saint-Wilfrid comme dans leur maison permanente, car le règlement veut que l'Oratoire soit dans une ville. Le P. Newman transporta donc une partie de sa Congrégation à Birmingham, dans Alcester Street, le 25 janvier. Le P. Faber demeura à Saint-Wilfrid où, le dimanche des Rameaux, il reçut de son supérieur une lettre qui renfermait une grave communication. Le nombre des Pères était plus que suffisant pour les besoins de Birmingham, l'Ordre était assez florissant pour essaimer, il irait s'établir à Londres sous la direction du P. Faber.

La maison où Newman s'était installé à Birmingham était une ancienne fabrique de *gin.* « En la transformant en église, écrivait le P. Saint-John, nous avons fait deux bonnes œuvres : nous y avons prêché les grandes vérités de la foi et nous avons écarté ce qui servait d'occasion à la ruine de beaucoup d'âmes [1]. » A Londres, ils louèrent une maison qui avait servi à un débit de wiskey. On y aménagea un chapelle où l'on improvisa un autel et, le 29 avril, le P. Faber y célébra la première messe, en la fête du Patronage de saint Joseph. On manquait à peu près de tout, mais les âmes étaient bien joyeuses et une délicieuse gaieté régna pendant le déjeuner, où la vaisselle n'abondait point. Enfin, le 31 mai, Mgr Wiseman officia pontificalement et Newman prononça son beau sermon qu'il intitula dans ses œuvres : « Perspective ouverte au missionnaire catholique. »

La communauté se composait de six prêtres, les P. Faber, Dalgairns, Stanton, Hutchison, Knox et Wells, et de deux novices qui devinrent les PP. Gordon et J. Bowden. Comme la communauté de Londres dépendait encore de Birmingham, elle avait toujours Newman pour supérieur, mais elle était plus particulièrement sous la direction du P. Faber, qui avait le titre de recteur.

Newman continua avec le même zèle son œuvre d'apostolat à Birmingham. Saint Philippe a prescrit que chaque jour la parole divine sera prêchée dans les églises de sa congrégation. Le supérieur de l'Oratoire de Birmingham prêche sans cesse. Son nom, son autorité, son éloquence captivante attirent les protestants et les puséystes, mais il se garde des discussions amères et des polémiques aiguës. Il expose la vérité catholique et résout ainsi les objections courantes, dissipe les préjugés populaires, sans même les désigner ; la lumière jaillit de son admirable. méthode expositive, et quand elle a pénétré dans les esprits, il les enchaîne par sa redoutable logique. Ils peuvent résister, protester en eux-mêmes, dédaigner et s'éloigner ; ils sont pris, et pris avec grâce, car il aime son auditoire, quel qu'il soit : les puséystes sont ses anciens amis, il voudrait les ramener à Dieu, et tous ceux qui l'écoutent, c'est « son Angleterre. » On sait quelle place considérable occupe la prédication dans le culte, outre-Manche. Le peuple anglais se plaît à s'instruire, à discuter, à s'éclairer. Hélas ! les invectives contre Rome tiennent la plus grande place dans l'enseignement qu'il reçoit, de là sa haine instinctive, sa répulsion inconsciente pour le catholicisme, pour la papauté surtout. Jamais Newman ne se permet un mot qui ne soit d'une urbanité exquise et d'une non moins exquise charité. Ces procédés affables, cette aménité, l'abnégation avec laquelle Faber s'était venu incliner, lui, fondateur, devant son autorité, tout cela rendait les Anglais songeurs, ils réfléchissaient, se demandant, suivant les tendances du caractère national, quel était le mobile

[1] Lettre au P. Capecelatro. (Voir Joseph Grabinski, *La Renaissance catholique en Angleterre et le cardinal Newman*).

de cette conduite où l'on ne pouvait rien relever que d'irréprochable. Ils étaient frappés surtout quand ils le voyaient parcourant les rues étroites et populeuses de Birmingham, s'attachant à instruire non seulement les classes élevées qui étaient de son monde, mais l'ouvrier ignorant, grossier, abruti par l'alcool. L'ouvrier aussi réfléchissait, et peu à peu il cessait d'insulter, l'idée même de l'insulte ne venait plus. Ils tombaient, les préjugés contre cette Rome infâme qui leur envoyait d'aussi admirables apôtres. Les conversions se multipliaient, — en 1848 on en compta un millier, — et l'Eglise catholique reparaissait honorée, respectée et comme nimbée de ses bienfaits, de sa charité et de sa bonté.

Q. — Quel est le sens de l'invocation suivante des litanies du Sacré-Cœur : *Cor Jesu, desiderium collium æternorum ?*

R. — Cette invocation est manifestement prise de la prophétie de Jacob mourant (Gen., XLIX, 26) : *Benedictiones patris tui confortatæ sunt benedictionibus patrum ejus : donec veniret desiderium collium æternorum.*

On sait que ce nom de « *désiré* », d' « *attendu* », est un de ceux sous lesquels l'ancien Testament aime à désigner le Messie, comme on en a la preuve dans cette prophétie de Jacob : *Et ipse erit exspectatio gentium* (prophétie sur Juda) ; et : *Salutare tuum exspectabo, Domine* (prophétie sur Dan, verset 18) ; cf. Aggée, II, 8 : *Et movebo omnes gentes : et veniet desideratus cunctis gentibus.* L' « attente » fut l'état religieux des Juifs tout le cours de l'ancien Testament, jusqu'au saint vieillard Siméon, dont saint Luc nous dit qu'il était *exspectans consolationem Israel* (Luc, II, 25) : cette attente réalisée, il n'avait plus qu'à mourir : *Nunc dimittis... quia viderunt oculi mei salutare tuum.*

Que sont maintenant ces « *collines éternelles* » de la Genèse et de notre invocation ?

I. — On peut premièrement entendre, sous cette expression, tout l'ensemble de la création. Les Septante portent : ὀρέων μονίμων, c'est-à-dire : « des montagnes durables, fermes, solides. » Or, cette idée de fermeté, de durée, d'éternité, les écrivains sacrés aiment à l'appliquer à toute la création : *Qui fundasti terram super stabilitatem suam : non inclinabitur in seculum seculi* (Ps. CIII, 5) ; *Fundasti terram et permanet* (Ps. CXVIII, 90). Par métonymie, et prenant la partie pour le tout, ils l'appliquent de préférence aux montagnes, qui portent plus manifestement en elles ce caractère de durée inébranlable : *Necdum montes gravi mole constiterant : ante colles ego parturiebar* (Prov., VIII, 25) ; et c'est le sens de la bénédiction de Moïse sur la tribu de Joseph, écho de la bénédiction de Jacob : *Joseph quoque ait : De benedictione Domini terra ejus, de pomis cœli et rore atque abysso subjacente. De pomis fructuum solis ac lunæ, de vertice* antiquorum montium, *de pomis* collium æternorum *et de frugibus terræ et de plenitudine ejus.*

Et c'est ainsi que l'invocation « désiré des collines éternelles » peut signifier : « Désiré de toute la terre, — et, évidemment, des hommes en particulier. »

II. — Dans une autre acception, ce terme de « collines ou montagnes éternelles » désigne le ciel. Voyez, par exemple, le verset 5 du psaume LXXV : *Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis, turbati sunt omnes insipientes corde.* Saint Jérôme ici a lu autrement et traduit : *a montibus captivitatis ;* mais la Vulgate est d'accord avec les Septante, et son *montibus æternis* s'interprète du ciel, demeure de l'Eternel : interprétation qu'éclaire et justifie d'ailleurs le parallélisme du verset 9 du même psaume : *De* cælo *auditum fecisti judicium : terra tremuit et quievit.*

Dans cette seconde acception, notre invocation *desiderium collium æternorum* serait l'équivalent du *Rorate cœli* d'Isaïe : « O toi, le Désiré que nous attendons des cieux, » ou : « que nous avons reçu des cieux. »

III. — Enfin, des interprètes autorisés (et notamment le P. Hummelauer, dans le grand *Cursus* des Jésuites) voient dans cette expression de « collines ou montagnes » un symbole de puissance, de force, d'antiquité vénérable.

C'est en ce sens de « force » que l'on entend, par exemple, ce verset du cantique d'Habacuc, III, 6 : *Stetit et mensus est terram ; aspexit et dissolvit gentes et contriti sunt montes sæculi* (= montes antiquissimi), *incurvati sunt colles mundi* (en hébreu : colles æterni) *ab itineribus æternitatis ejus :* ce qui veut dire en général que rien, qu'aucune force ne fait échec à Dieu quand il exécute ses desseins éternels.

Et ainsi, le *collium æternorum* de la Genèse aurait désigné, — pour Jacob, les anciens patriarches, — et pour nous, les justes de tous les temps, qui dominent le reste de l'humanité comme les montagnes dominent les vallées. *(Linzer Quartalschrift,* 1899, p. 884 sqq.).

Ces trois interprétations sont légitimes : ce qui nous donne, pour l'invocation des litanies, le sens complet et très riche que voici :

« Cœur de Jésus, le Désiré de toute la terre ;

« Cœur de Jésus, le Désiré des cieux (ou le Sauveur attendu des cieux) ;

« Cœur de Jésus, le Désiré des patriarches et de tous les justes :

« Ayez pitié de nous ! »

Q. — Une personne est mariée civilement avec un divorcé.

Le mari divorce une seconde fois.

La partie lésée demande et obtient du tribunal une pension viagère que lui fournit son ancien mari.

Elle vient se confesser.

Peut-elle, *tuta conscientia*, continuer à toucher cette rente ?

R. — Question toute neuve, de solution difficile. Aucun auteur n'en parle. Essayons d'y répondre à la lumière des principes généraux de la théologie morale en matière de contrats.

Nous sommes ici en présence d'une dette qui a toute sa raison d'être dans le mariage canoniquement nul qui vient d'être rompu par sentence de divorce civil. En d'autres termes, c'est un cas particulier de la question générale bien connue : *Quid de pretio, solvendo et accipiendo, occasione contractus illiciti ?*

Les moralistes ne répondent pas *unanimi ore* de la même manière à cette question générale. L'opinion certainement *communior*, et que l'on doit tenir, croyons-nous, aussi pour *probabilior* au double point de vue de l'autorité et des raisons intrinsèques, admet l'obligation de payer et la licite acceptation du prix *posito opere de quo pactum fuerat inter contrahentes.*

Les défenseurs de cette opinion font avec soin remarquer que *in contractu turpi* l'obligation de payer ne vient pas du contrat en lui-même, lequel étant nul *a priori* ne peut par lui-même engendrer aucune obligation. L'obligation de payer donc procède d'un autre contrat sous-entendu, et innommé, comme on dit en droit, *do ut facias, facio ut des*, et le prix payé n'est autre chose que la somme correspondant à l'œuvre exécutée substantiellement, considérée en soi, en dehors de sa moralité. Convenir par exemple avec un ouvrier d'un travail à exécuter le dimanche est faire un contrat illicite qui ne crée, ni pour le maître le droit juridique d'exiger ce travail, ni pour l'ouvrier l'obligation juridique de le fournir. Nullité donc, à ce point de vue, sur toute la ligne. Mais si, en fait, l'ouvrier fait le travail demandé, la considération de son caractère peccamineux n'empêche point que l'œuvre réalisée soit chose faite à l'avantage du maître, et chose en soi réellement estimable à prix d'argent. Le péché, évidemment, ne se paie pas, n'est pas susceptible d'appréciation financière en tant que péché. L'œuvre peccamineuse, néanmoins, en sa réalité matérielle, est susceptible de cette estimation. Le patron paiera donc le travail du dimanche commandé à son ouvrier, et celui-ci pourra licitement garder le prix soldé. Telle est la raison fondamentale de la thèse affirmative soutenue communément par les théologiens sur ce point, entre autres, et à leur tête, par saint Thomas d'Aquin et saint Alphonse de Liguori. On ajoute, d'ailleurs, pour confirmer cette solution, que l'opinion opposée conduirait à des conséquences inadmissibles, à celle-ci par exemple, que le jeune homme *qui seduxit et defloravit puellam sub explicita, et rata mutuo consensu, promissione futuri matrimonii, ad illam postea ducendam non teneretur.*

Ceci posé, revenons à notre problème. Quand un divorcé se remarie du vivant de son légitime conjoint, il conclut avec sa seconde pseudo-épouse un contrat assurément illicite et nul au triple point de vue du droit naturel, divin et ecclésiastique. Aucune obligation de conscience d'exécuter les termes du contrat ne peut peser moralement sur les contractants. Si, cependant, l'œuvre promise est exécutée, adultère ou vie commune matrimoniale publique, avec toutes ses circonstances adjacentes, le prix de l'œuvre, c'est-à-dire, outre les dépenses à faire pendant la communauté, le prix de dédit ou pension à payer à l'une des parties en cas de divorce, — prix stipulé par la loi civile et convenu par là-même implicitement entre les contractants, — ce prix, disons-nous, rentre dans la catégorie des prix à solder à l'occasion de contrats illicites, tels que les entendent les moralistes dans la solution générale que nous rappelions tout à l'heure.

D'où il résulte que la partie abandonnée en nouveau divorce peut *tuta conscientia* retenir la pension civile que lui sert son dernier mari, comme conséquence financière de l'union adultère où elle s'était engagée avec lui sous cette condition.

Pour être sincère, nous devons ajouter que saint Alphonse regarde comme *satis probabilis* l'opinion soutenue par quelques auteurs en sens contraire, et niant en pareil cas la licéité de la dette et de sa perception. D'où quelques théologiens (p. e. Ærtnys, I, 386, Marc, I, 1036) concluent, en s'appuyant sur le principe : *melior conditio possidentis*, que le débiteur peut être déchargé de l'obligation de payer, tant qu'il n'a rien versé encore, et que le créancier peut garder ce qu'il a reçu.

Cette solution, dans notre cas, serait de nature à favoriser le mari, mais n'enlèverait rien au droit qu'a la femme délaissée de conserver l'argent qui lui est versé.

Comme nous n'avons pas à trancher la difficulté en ce qui concerne le mari, nous la laissons de côté, et concluons très nettement que la femme peut *tuta conscientia* continuer à toucher sa rente.

Néanmoins, comme il s'agit là, en somme, d'un cas désagréable, odieux même pour une conscience chrétienne, nous serions d'avis de lui appliquer cette réflexion de la Sacrée Pénitencerie (22 avril 1822) à propos des *meretrices :* « Mulier pœnitens *non cogenda* est, sed *hortanda* ut pretium meretricii, juxta prudentis confessarii judicium, eroget in usus pios. »

Q. — Nous avons reçu plusieurs centaines de personnes du scapulaire de saint Joseph. Le scapulaire dont nous nous sommes servi est *jaune clair, en laine, cordon blanc.* Une face porte l'image de saint Joseph tenant l'enfant Jésus, avec l'inscription : *Saint Joseph, protégez-moi ;* l'autre porte l'image de l'*Immaculée Conception de Murillo*, avec l'Inscription : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous. »

On nous dit que cette forme de scapulaire ne vaut rien. Faut-il recommencer ?

R. — Le 6 mai 1895, la S. C. des Indulgences décrivait ainsi le scapulaire de saint Joseph : « Panniculus ex lana *violaceus*, supra quo, tanquam supra principaliori, assuitur alius panniculus flavus [1]. » Il faut donc recommencer votre distribution.

Q. — Les œufs sont-ils permis à la collation ?

R. — Les œufs sont défendus à la collation, à moins d'un indult : « Per se, dit Lehmkuhl, excluduntur ova et lacticinia, etiam extra Quadragesimam. » (T. I, n. 1212).

Q. — A notre époque, on fixe assez souvent l'heure des cérémonies laïques officielles à 10 heures du dimanche matin, heure de la grand'messe. Un curé fera-t-il bien de déplacer pour cela la messe paroissiale ?
Ne pourrait-il pas exiger que les enfants du catéchisme, quoique appelés par les instituteurs, assistent à 10 heures à la grand'messe, sous peine d'être retardés d'un an à la première communion ?

R. — Pour la fixation de l'heure de la messe dans ces cas, c'est une affaire de circonstances. Il est des pays où la paroisse entière suivra le curé sans murmurer ; il en est d'autres où la réception officielle aura tout le monde et le curé sera seul.

Comme l'Eglise oblige le curé à mettre la messe de paroisse à une heure *commode* pour les fidèles, et que *dix* heures n'ont été fixées par aucune loi générale ; comme d'ailleurs aucune loi n'interdit aux fidèles d'assister à une cérémonie laïque quand ils peuvent le faire sans violer le précepte ecclésiastique, nous ne croyons pas qu'on puisse blâmer le curé qui, pour enlever aux fidèles l'occasion de manquer à la messe, mettrait cette messe à une heure plus matinale.

Quant à retarder d'un an la première communion des enfants qui, ayant assisté à une messe basse, sont emmenés par l'instituteur laïque, c'est une mesure grave que l'on ne doit prendre que si l'évêque diocésain l'approuve.

Q. — Je suis en ce moment en pleine fondation de cercle catholique d'ouvriers et de patronage de garçons. L'*Ami* pourrait-il, avec sa vieille expérience, me donner les renseignements nécessaires :
1° Sur le local et sa disposition ;
2° Sur la marche des deux œuvres ;
3° Sur les moyens qui peuvent assurer leur vie ?

R. — Remarquez d'abord que ces deux œuvres sont de nature très différente et qu'elles ne doivent pas être conduites de la même manière.

Le cercle catholique d'ouvriers doit réunir des hommes faits ; le patronage, des jeunes gens, qui ne sont plus des enfants, mais ne sont pas encore des hommes. Au cercle, les ouvriers doivent trouver ce qui peut les aider à améliorer leur condition au point de vue de leurs intérêts religieux, du développement de leur intelligence, des conditions matérielles de leur existence ; au patronage, les jeunes gens doivent compléter leur première formation, rencontrer le secours et l'appui dont ils ont besoin pour s'affermir dans le bien et se préparer un avenir aussi avantageux que possible au double point de vue du bien spirituel et du bien temporel. Cercle et patronage sont donc des œuvres différentes ; ils doivent, en conséquence, être établis sur des bases différentes et n'être pas dirigés de la même manière.

I. — Cercle catholique d'ouvriers.

La première chose à envisager pour la création d'un cercle catholique d'ouvriers, c'est de les attirer : on ne peut créer de cercle qu'à la condition d'avoir les membres qui le composeront.

Pour avoir les ouvriers, il faut leur offrir des attraits; car ils ne viendront que s'ils le veulent bien, et ils ne voudront que si quelque chose les attire.

Quels attraits leur présenter ?

C'est quelque chose déjà que de leur procurer des locaux convenables où ils puissent venir comme chez eux, se trouver avec des camarades, prendre en commun quelques instants de repos pour se délasser de leurs fatigues habituelles.

Mais ce n'est pas assez. Ils peuvent se voir ailleurs, et le charme des rapports ne suffirait pas à les retenir longtemps ou à les ramener. Il faut que le temps qu'ils passeront au cercle soit occupé et qu'il le soit d'une manière qui les intéresse.

On peut leur offrir au cercle, à bon compte et de bonne qualité, les consommations qu'ils ont l'habitude de se procurer ailleurs avec moins de salubrité, d'économie et de mesure. Ce n'est pas un mal. Mais si le cercle n'a pas d'autre attrait, ce ne sera qu'un honnête débit. Les intéressés ne se convaincront pas facilement qu'ils ne trouveront pas aussi bien ailleurs. Et, de plus, le cercle demeurera sans influence sur eux : le but sera manqué.

On peut y ajouter l'attrait des jeux et des distractions honnêtes. Ce point n'est pas à négliger ; l'homme a besoin de se récréer, et il lui importe beaucoup de le faire honnêtement. Mais ce n'est pas encore l'idéal du cercle. La récréation peut reposer l'âme et le corps ; elle n'a rien qui développe l'intelligence, rien qui dirige la volonté, rien qui améliore directement la conduite.

Bien supérieur aux deux attraits précédents est celui de bonnes lectures, saines, intéressantes, instructives, où l'âme trouve sa nourriture, son plaisir, son développement. Voilà pourquoi il faut au cercle de bons journaux, de bonnes revues, de bons livres. Que les ouvriers trouvent au cercle tout cela sous la main.

Mais ce n'est pas encore assez. Les journaux apportent des nouvelles dont tout le monde est curieux ; les revues et les livres tenteront ceux qui ont le goût de la lecture, et il y en a beaucoup parmi ceux qui sont dans la nécessité de peiner chaque jour pour s'assurer le nécessaire. Mais ce

[1] Cf. Tachy, *Les Confréries*, n. 164.

n'est pas encore suffisant. Il y a une foule de questions qui se présentent aux ouvriers sur lesquelles ils discutent eux-mêmes ou entendent discuter autour d'eux ; ils ne sauront pas chercher eux-mêmes dans les revues ou les livres les notions, les renseignements, les explications, les réfutations dont ils ont besoin. Il faut qu'ils trouvent au cercle le moyen de se faire des idées justes sur les questions actuelles et plus particulièrement sur celles qui les intéressent. Ils fréquenteront volontiers le cercle s'ils y trouvent la solution des difficultés qui hantent leur esprit.

Voilà pourquoi il faut, dans un cercle catholique, des conférences faites par des hommes compétents et des réunions où ils puissent discuter entre eux les questions posées. Ce dernier point est de grande importance : car les ouvriers s'attacheront d'autant plus aux réunions qu'ils y prendront eux-mêmes une part plus active et plus personnelle.

Ajoutons enfin que la musique répond aux goûts et aux aptitudes d'un grand nombre : c'est une distraction saine et utile, plus élevée que celle des jeux et qu'on peut ordinairement favoriser dans les cercles.

Avant de commencer, il faut voir le but à atteindre et juger, d'après ce qu'on sait du milieu, quels seront les meilleurs moyens à prendre tout d'abord pour attirer les ouvriers ; car on ne peut tout faire en un jour. Il serait très habile de se faire exprimer par eux le désir des choses qu'on ne demande qu'à leur offrir. On peut toutefois être certain à l'avance que les distractions et les jeux seront bien accueillis, et comme il sera toujours nécessaire de les avoir, on peut les leur procurer dès le début.

De la solution des questions précédentes sur le but et le choix des moyens dépend la solution particulière des dispositions à prendre pour le local, comme pour la conduite du cercle.

Les dimensions et la disposition du local doivent être en rapport avec ce qu'on doit installer au cercle : salle de jeux et de consommations, s'il y a lieu ; bibliothèque et salle de lecture. Pour les conférences, on peut faire servir la salle de jeux ; pour le cercle d'études, la salle de lecture, si elle est suffisante.

Pour la conduite du cercle et des différentes parties qui le composeront, il y a grand avantage à ce que les membres l'administrent par eux-mêmes, qu'ils se fassent leur règlement, qu'ils choisissent eux-mêmes ceux qui seront chargés d'en assurer l'exécution. Inutile d'ajouter qu'il faut se mettre toujours en règle avec la loi.

Cette organisation devra être créée aussitôt que le nombre des membres le permettra.

Dans ce qui précède, il n'est pas question des devoirs religieux ni des cérémonies auxquelles le cercle pourrait être invité à prendre part. Il est bon de ne pas faire entrer ces questions dans le règlement du cercle et de les laisser à la bonne volonté des membres, sauf un point qu'on pourrait régler si les circonstances l'exigeaient, savoir, que l'on ne pourrait être membre du cercle si l'on prenait part à une démonstration contre la religion.

Mais, tout en ne faisant pas de l'accomplissement des devoirs religieux une condition *sine qua non*, il ne faut pas espérer qu'un cercle catholique pourra vivre et produire de bons résultats si les membres du cercle, au moins le plus grand nombre, ne remplissent pas ces devoirs. De là cette conclusion qu'il faut, par tous les moyens possibles, travailler à ce que les ouvriers arrivent à l'accomplissement des devoirs religieux.

Le meilleur de ces moyens est l'apostolat des ouvriers eux-mêmes auprès de leurs camarades. Qu'on trouve parmi eux quelques hommes de bonne volonté qui ne craignent pas de se montrer catholiques fidèles et de donner l'exemple. Il sera facile d'obtenir d'eux qu'ils entraînent à leur suite ceux sur lesquels ils peuvent exercer leur influence, et à mesure que le nombre des ouvriers pratiquants augmentera, le mouvement vers la pratique deviendra plus intense.

II. — Patronage de jeunes gens.

Le recrutement des patronages de jeunes gens se fait naturellement en conservant les jeunes gens qui ont suivi les catéchismes ou les suivent encore. Les membres sont tout trouvés.

A la différence des cercles d'ouvriers, où il faut attirer tous ceux qu'on peut avoir, les patronages, sans être fermés à aucun enfant de bonne volonté, ne garderont que ceux dont la conduite, les paroles ou les actes ne seront pas un danger pour leurs camarades. Il faut, sur ce point, une grande sévérité si l'on ne veut pas que le patronage devienne un foyer de corruption. Surveillance, avis sérieux, et, s'il le faut, expulsion : voilà ce qui permettra de sauver la vertu dans le patronage.

La pratique des devoirs du chrétien doit y être indispensable. Il faut procurer aux jeunes gens du patronage les moyens les plus commodes de s'approcher des sacrements et obtenir d'eux qu'ils s'en approchent le plus souvent possible.

Il faut les suivre au dehors, se rendre compte de leur conduite en public et dans les maisons où ils sont employés, de telle sorte qu'on puisse les encourager, les avertir, les reprendre, les stimuler, les guider selon que les circonstances le demanderont.

Dans les réunions, il faut faire une place d'honneur aux exercices de piété, qui ne seront pas trop longs, aux récréations, à l'étude, si possible, en vue de la carrière à laquelle les jeunes gens se destinent.

On mettra à leur disposition un espace suffisant pour qu'ils puissent y prendre leurs ébats : ils ont besoin de mouvement et d'exercice. Les jeux sédentaires leur sont moins agréables et surtout moins utiles que ceux où le corps prend une plus large part.

Des lectures en rapport avec leur âge compléteront l'ensemble des moyens qu'ils auront d'employer et d'utiliser les heures qu'ils passeront au patronage.

L'organisation devra être telle que le directeur paraisse n'avoir à s'occuper que de la haute surveillance, les jeunes gens s'administrant eux-mêmes sous la direction du prêtre.

La question des jeux est assez facile à résoudre. Il faut pouvoir y consacrer quelques sommes.

Aux jeux ordinaires, il est bon d'ajouter de temps en temps une excursion, un pèlerinage en commun.

Quant aux statuts, il les faut très simples, très catégoriques et applicables à la condition où se trouvent les jeunes gens. Ces statuts doivent prévoir l'entrée au patronage, les cas d'exclusion, les réunions, les exercices de piété en commun, la police des assemblées, des jeux, le choix et la mission des dignitaires du patronage.

Le local doit se prêter à tout ce qu'exige la bonne direction du patronage : un oratoire, une salle de jeu, un préau extérieur, un cabinet de lecture et de travail.

Ces données générales sont à préciser et à modifier pour chaque cas, d'après les circonstances.

Q. — Crainte d'accident, on appelle un médecin catholique à la circoncision d'un enfant juif ; il devrait surveiller ou même diriger l'opération. Il refuse, la circoncision étant une cérémonie de la religion judaïque. On lui répond qu'elle n'est plus qu'une précaution sanitaire. Qu'en pense l'*Ami ?*

Il voudrait défendre sa manière de voir, et demande sur quels termes il devrait établir sa thèse. Je ne sais pas trop ce qu'il faut lui répondre.

R. — La circoncision, chez les Orientaux, avait un double but : un but religieux et un but médical.

Le but *religieux* se rencontre certainement chez les Juifs. Probablement la circoncision avait déjà un caractère sacré chez les Egyptiens, chez lesquels elle n'était pas universelle, mais se trouvait peut-être restreinte aux prêtres seuls.

On a longuement écrit sur le but *médical* de la circoncision. D'après le témoignage unanime des auteurs orientaux, la circoncision a incontestablement une efficacité médicale. « Le plus ou moins n'est pas ici la question, pas plus que l'accidentel ; nous n'avons à nous occuper que de ce qui est essentiel et universel, et c'est ce qui se trouve dans la purification physique résultant d'une opération qui empêche l'accumulation des matières impures et nuisibles [1]. »

Comment un médecin catholique doit-il agir dans ce cas ?

I. Si la circoncision est considérée comme *une cérémonie religieuse*, il est certainement interdit à un catholique d'y prendre une part active. De fait, le baptême est obligatoire pour tous. Il s'ensuit que la circoncision étant pratiquée pour remplacer le baptême, devient dans la circonstance un rite défendu.

II. Si le médecin était seulement présent pour parer aux accidents résultant de la circoncision, son intervention serait-elle encore défendue ? Ce qui ferait pencher pour la négative, c'est que la circoncision n'est pas en elle-même un rite essentiellement mauvais. D'ailleurs le médecin n'y coopère en aucune façon, et son absence n'empêcherait pas la cérémonie de s'exécuter. Il faudrait cependant tenir compte du scandale.

Voilà une opinion, à défaut de documents précis. On peut objecter toutefois la défense portée par le Saint Office, le 14 janvier 1818, au sujet de l'assistance aux cérémonies sacrées des hérétiques. La question a beaucoup d'analogie avec celle que nous étudions.

III. Que faire si les parents prétendent qu'il s'agit uniquement d'une opération chirurgicale ? — Nous pensons que c'est à la Sacrée Pénitencerie que la question doit être posée, parce que nous n'avons pas les éléments de solution.

Q. — 1° En 1863, Maria a contracté mariage, selon toutes les règles, avec Dominique, Américain d'origine.

Après deux ans de cohabitation, Dominique est retourné pour affaires dans son pays. Au bout d'un an, Dominique a écrit à son épouse et lui a envoyé de l'argent, preuve qu'il n'avait pas renoncé à son union.

Depuis ce temps, malgré toutes les recherches possibles, on n'a eu aucune nouvelle de Dominique.

Voici de longues années que Maria vit en concubinage avec Pierre ; Pierre et Maria désirent ardemment se mettre en règle avec l'Eglise

Dans ce cas, l'autorité compétente pourrait-elle se fonder sur la présomption de la mort de Dominique pour déclarer le premier mariage dissous et permettre une nouvelle union ?

2° Titius et Titia, païens, ont contracté mariage selon les coutumes du pays ; les époux demandent simultanément à entrer dans la religion chrétienne.

Plus tard, la brouille est venue dans le ménage ; Titia a tenté d'empoisonner son mari, sans toutefois réussir.

Sur ce, les deux conjoints font divorce. Titia s'unit à un autre païen et puis disparaît.

Titius étudie la religion, reçoit le baptême.

Titia revient avec son nouveau mari qui déclare vouloir se faire chrétien.

Impossible de décider Titius et Titia à revenir ensemble.

D'une part, Titia *renuit cohabitare ;* d'autre part, elle veut se faire chrétienne, mais à condition de vivre avec un autre mari ; vouloir se convertir à cette condition, n'est-il pas l'équivalent de *renuit converti ?*

Dans ce cas, Titius peut-il jouir du *privilegium fidei ?*

R. — Ad I. C'est un cas à porter devant l'officialité du diocèse auquel appartient Maria, et simultanément aussi devant les tribunaux civils pour obtenir une « déclaration d'absence » du premier mari, qui puisse permettre devant les deux législations une nouvelle union valide. Il y a grande chance, à notre avis, pour que cette cause, en première instance et en appel à Rome, aboutisse à la solution désirée, étant donné que Domi-

[1] *Dictionnaire* de Goschler, art. *Circoncision.*